



Il décrivait une dizaine de cercles. — Page 391, col. 3.

comme j'irais au théâtre ; et, que les comédiens me trouvent bien ou mal, je m'en moque.

— Oh ! vous ferez bien votre barbe, elle est tongue d'un demi-pied.

— Je vous dis que je ne changerai rien à ma tenue.

Thérèse se mit à rire si bruyamment, que Rousseau en fut étourdi et passa dans l'autre chambre.

La ménagère n'était pas au bout de ses persécutions ; elle en avait de toutes couleurs et de toute étoffe.

Elle tira de l'armoire les habits de cérémonie, le linge frais et les souliers cirés à l'œuf, avec un soin minutieux. Elle vint étaler toutes ces belles choses sur le lit et sur les chaises de Rousseau.

Mais celui-ci ne parut pas y prêter la moindre attention.

Thérèse lui dit alors :

— Voyons, il est temps que vous vous habilliez... C'est long, une toilette de cour... Vous n'aurez plus le loisir d'aller à Versailles pour l'heure indiquée.

— Je vous ai dit, Thérèse, répliqua Rousseau, que je me trouvais bien ainsi. C'est le costume avec lequel je me présente journellement devant mes concitoyens. Un roi n'est pas autre chose qu'un citoyen comme moi.

— Allons, allons, dit Thérèse pour le tenter et l'amener par insinuation à sa volonté, ne vous butez pas, Jacques et ne faites pas une sottise... Vos habits sont là... votre rasoir est tout prêt ; j'ai fait avertir le barbier, si vous avez vos nerfs aujourd'hui...

— Merci, ma bonne, répondit Rousseau, je me donnerai seulement un coup de brosse, et je prendrai mes souliers parce que l'on ne sort pas en pantoufles.

— Aurait-il de la volonté, par hasard ? se demanda Thérèse.

Et elle l'excita tantôt par la coquetterie, tantôt par la persuasion, tantôt par la violence de ses railleries. Mais Rousseau la connaissait ; il voyait le piège ; il sentait qu'aussitôt après avoir cédé il

serait honni et berné par sa gouvernante. Il ne voulut donc pas céder, et s'abstint de regarder les beaux habits qui relevaient ce qu'il appelait sa bonne mine naturelle.

Thérèse le guettait. Elle n'avait plus qu'une ressource : c'était le coup d'œil que Rousseau ne négligeait jamais de donner au miroir en sortant, car le philosophe était propre à l'excès, si l'on peut trouver de l'excès dans la propreté.

Mais Rousseau continua de se tenir en garde, et, comme il avait surpris le regard anxieux de Thérèse, il tourna le dos au miroir. L'heure arriva ; le philosophe s'était farci la tête de tout ce qu'il pourrait dire de désagréablement sentencieux au roi.

Il en récita quelques bribes, tout en attachant les boucles de ses souliers, jeta son chapeau sous son bras, prit sa canne, et, profitant d'un moment où Thérèse ne pouvait le voir, il détira son habit et sa veste avec les deux mains pour en effacer les plis.

Thérèse rentra et lui offrit un mouchoir, qu'il enfouit dans sa vaste poche, et le reconduisit jusqu'au palier en lui disant :

— Voyons, Jacques, soyez raisonnable ; vous êtes affreux ainsi, vous avez l'air d'un faux-monnayeur.

— Adieu, dit Rousseau.

— Vous avez l'air d'un coquin, monsieur, dit Thérèse, prenez bien garde !

— Prenez garde au feu, répliqua Rousseau ; ne touchez pas à mes papiers.

— Vous avez l'air d'un mouchard, je vous assure, dit Thérèse au désespoir.

Rousseau ne répliqua rien ; il descendait les degrés en chantonnant, et, en profitant de l'obscurité, il brossait son chapeau avec sa manche, secouait son jabot de toile avec sa main gauche, et s'improvisait une rapide mais intelligente toilette.

En bas, il affronta la boue de la rue Plâtrière, mais sur la pointe de ses souliers, et gagna les Champs-Élysées, où stationnaient ces honnêtes voitures que, par purisme, nous nommerons des pataches, et qui voituraient ou assommaient

encore, il y a douze ans, de Paris à Versailles, les voyageurs réduits à l'économie.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

I

Dans les premiers jours du mois de septembre 1832, un jeune homme, âgé d'environ trente ans, remontait, d'un pas rapide et d'un air pensif, un des vallons qui s'ouvrent dans la Lorraine depuis la chaîne des Vosges. Une petite rivière qui, après un cours de quelques lieues, s'allait jeter dans la Moselle, arrosait ce bassin agreste, resserré par deux lignes parallèles de montagnes. Au midi, les coteaux s'élargissaient en perdant de leur élévation, et venaient se fondre avec la plaine. De riches chenevières disputaient les bords de l'eau à des prairies dont la verdure épaisse attestait la fertilité. Plus haut, le long de plateaux disposés en amphithéâtres, de grands carrés de champs dépouillés de leurs moissons empiétaient, çà et là, sur les forêts primitives ; en d'autres endroits, les chênes et les ormes séculaires avaient été détrônés par des plantations de cerisiers, dont les files symétriques promettaient d'abondantes récoltes de kirschen. Partout se retrouvait cette lutte de l'industrie contre la nature, dont la physionomie est surtout prononcée dans les pays montagneux. Mais, si l'on pénétrait plus avant, la scène changeait, et l'influence du sol reprenait peu à peu le dessus. A mesure que les coteaux se rapprochaient, en étreignant le vallon d'une ceinture plus âpre, les défrichements cédaient aux résistances d'un terrain sauvage. Un peu plus loin, ils finissaient par disparaître. Du pied des escarpements qui bordaient d'un ruban de granit le plateau supérieur des mcr-